

La mort de la Abuela
La fin de La Quinta

La Abuela n'est pas morte. Je ne me souviens pas de sa mort. Je la vois sur son lit, clouée à ce lit avec une devanture en bois et maille de baguette en chêne tressée, jamais une plainte. Elle était tombée, non, sa hanche avait fléchi, l'opération n'avait pas réussi, elle resta longtemps paralysée, sans pouvoir marcher, elle qui aimait tellement être la dernière à parcourir l'espace de cette ferme, La Quinta, d'une maison à l'autre, rendre visite silencieuse à chaque petit enfant, les recouvrir les nuits d'hiver, refermer les rideaux en été, elle restait longtemps auprès de moi, ma main ronde accroché à son doigt rugeux, ma peur s'envolait ailleurs, de l'autre côté de la nuit, et je m'endormais. Je sais qu'elle parcourait aussi le parc, les allées de vignes et qu'elle touchait les troncs des vieux noyers, l'énergie de la terre vibre dans ses écorces, alors elle se souvenait peut-être du grand-père Eduardo, du moment où il avait bâti la première maison en terre et paille, « adobe », matière dense, murs épais, très épais, qui laissaient dehors le froid et la chaleur. Jusqu'à maintenant, mon rêve, une maison en « adobe », un seul étage autour d'une cour intérieure, un patio, la galerie aux vieux carrelages d'un rouge-vin délavé.

La Abuela, ses nuits de veille, c'est toute mon enfance. Je n'ai pas pu fixer son visage sans vie, je vois des instants, des éclairs, de l'enterrement, les dames de la Croix Rouges, les vieilles amies et ses deux sœurs, la ronde et la plus sévère, Camito et Llalla, « La Chita » appelaient-elles ma grand-mère, mon père lui disait, « Mi Chita », et La Quinta, celle qui suivit la destruction et l'abandon, celle qui fut construite par mon frère, Cristian, mon cousin, Eduardo, et mon père, deux jeunes architectes et leur maître, elle s'appella « Mi Chita », elle s'appelle encore aujourd'hui « Quinta Mi Chita ». La force de ces arbres, la richesse de sa terre, le lieu de l'enfance a failli disparaître sous la Dictature, mais elle a résisté, comme la famille de la Abuela a résisté, certains, pas tous, mais enfin, cela est une autre histoire. La Quinta n'est plus le territoire d'une ferme, mais le terrain commun de 30 maisons

en briques, imbringuées dans ses allées de vignes, ses peupliers et ses noyers. Une communauté de personnes vivent et jouissent de ce lieu où la vie pousse, malgré tout. Du temps d'avant, parfois, à l'aube j'aperçois la cape noire de la Abuela qui se glisse entre nous, un manto que calienta y protege.

Agregado, despues de la conversacion por telefono.

Monica me secoue, tu parles d'oubli de la mort de l'Abuela et tu trouves une belle explication, il y eu effacement parce qu'elle n'est jamais morte, elle serait toujours vivante quelque part dans ce lieu de l'enfance, écris-tu, quand la vérité est que tu n'étais pas là, simplement tu étais absente, tu n'as été auprès d'elle, tu ne te souviens même pas qu'elle marchait avec ses bequilles, effort et douleur, ne pas devenir une lourdeur, se glisser entre, alors tu étais où? Tu étais amoureuse de qui? Quel monde tu parcourais si absorbant, si attirant que tu ne pouvais perdre un seconde d'attention parce que tu pouvais être remplacée ?

Les dates, quelles dates? Comment les cerner pour essayer de voir, oui, il se peut que l'amour de Miguel occupait déjà ma tête, mon corps, des moments tout au long d'une vie où la mort n'existait pas, où elle devait être nier, que rien ne viene déranger cette quête de plénitude amoureuse? Jusqu'à cette détestable attitude, mettre de côté la maladie et l'agonie de mi abuela? Celle qui m'avait tenu la main jour après jour?

Je ne sais pas encore te répondre exactement, Monica, j'aimerais t'écouter encore me raconter comment les choses se sont passé.

Les mots de Jean Louis, ironique, tendre, sublime égoïsme, rien de sublime.

La mort de la Abuela, quand?

Impossible de relier la trame, je te l'avais dit, Monica, assez prevenu, je ne peux remettre de l'ordre, par à-coups, par sauts et chutes, cette ligne de vie se dessine, on ne peut se fier à mes souvenirs

La abuela avance difficilement, les béquilles, le sentier de la casa de Simon Bolivar traverse les broussailles, les bruissans et les hortensias fushias, violettes, bleu roi... Ses grosses

lunettes de myope, ses cheveux courts, permanentés, sa
douceur dans un visage plutôt rude, ingrât.
La Abuela que je regarde en face cette nuit à Paris.



La mort de la Abuela
La fin de La Quinta

La Abuela n'est pas morte. Je ne me souviens pas de sa mort. Je la vois sur son lit, clouée à ce lit avec une devanture en bois et maille de baguette en chêne tressée, jamais une plainte. Elle était tombé, non, sa hanche avait fléchi, l'opération n'avait pas réussi, elle resta longtemps paralysée, sans pouvoir marcher, elle qui aimait tellement être la dernière à parcourir l'espace de cette ferme, La Quinta, d'une maison à l'autre, rendre visite silencieuse à chaque petit enfant, les recouvrir les nuits d'hiver, refermer les rideaux en été, elle restait longtemps auprès de moi, ma main ronde accroché à son doigt rugueux, ma peur s'envolait ailleurs, de l'autre côté de la nuit, et je m'endormais. Je sais qu'elle parcourait aussi le parc, les allées de vignes et qu'elle touchait les troncs des vieux noyers, l'énergie de la terre vibre dans ses écorsses, alors elle se souvenait peut-être du grand-père Eduardo, du moment où il avait bâti la première maison en terre et paille, « adobe », matière dense, murs épais, très épais, qui laissaient dehors le froid et la chaleur. Jusqu'à maintenant, mon rêve, une maison en « adobe », un seul étage autour d'une cour intérieure, un patio, la galerie aux vieux carrelages d'un rouge-vin délavé.

PATRIMONIO UC

La Abuela, ses nuits de veille, c'est toute mon enfance. Je n'ai pas pu fixer son visage sans vie, je vois des instants, des éclairs, de l'enterrement, les dames de la Croix Rouges, les vieilles amies et ses deux sœurs, la ronde et la plus sévère, Camito et Llalla, « La Chita » appellaient-elles ma grand-mère, mon père lui disait, « Mi Chita », et La Quinta, celle qui suivit la destruction et l'abandon, celle qui fut construite par mon frère, Cristian, mon cousin, Eduardo, et mon père, deux jeunes architectes et leur maître, elle s'appella « Mi Chita », elle s'appelle encore aujourd'hui « Quinta Mi Chita ». La force de ces arbres, la richesse de sa terre, le lieu de l'enfance a failli disparaître sous la Dictature, mais elle a résistait, comme la famille de la Abuela a résisté, certains, pas tous, mais enfin, cela est une autre histoire. La Quinta n'est plus le territoire d'une ferme, mais le terrain commun de 30 maisons en briques, imbringuées dans ses allées de vignes, ses peupliers et ses noyers. Une communauté de personnes vivent et jouissent